

Julien Carreyn

Repassage

—

15.01.10 — 13.03.10

PASSIONNÉMENT

C'était une musique douce d'abord, qui débutait en sourdine, ensuite de l'ensemble des instruments se dégageait peu à peu le motif du premier violon ; l'archet de l'exécutant faisait vibrer les cordes harmonieuses, puis c'était, dans des saccades précipitées, dont les mouvements s'accroissaient sans cesse, dont l'intensité s'enflait, de véritables plaintes, de réels sanglots que traduisaient nettement les sons de l'instrument. Passionnément était évidemment l'expression même de son titre : c'était de l'amour, de l'amour étrange, de l'amour poignant que traduisait la mélodie !

Ce nouvel épisode (je n'emploie pas le terme : épisode, au hasard — les « ciné-romans » de Louis Feuillade n'étaient-ils pas eux aussi, des Vampires à Judex, une succession muette d'épisodes ?) de la série expositionnelle de Julien Carreyn est placé sous le signe de Fantômas et de ses auteurs Pierre Souvestre et Marcel Allain, auxquels l'artiste emprunte ces lignes à l'élégance désuète et charmeuse, où les « réels » sanglots, les « véritables » plaintes, viennent entretenir ici aussi la con- fusion voulue, essentielle, entre le rêve et la réalité.

Protégées par des grilles rouillées et des murailles noircies de suie, les « propriétés privées » d'une précédente exposition étaient celles que l'artiste longea au cours de son exploration des Hauts-de-Seine : pavillons bourgeois, vieillots, témoins d'un âge révolu et fantomatique, que seuls quelques digicodes ou interphones punctuaient d'une note saugrenue de contemporanéité tout en participant au refus de l'intrusion — celle de l'arpenteur discret, de l'inoffensif (inoffensif ? pas tant que ça en fin de compte) artiste, du gentleman-cambrioleur visuel. Ne laissant à ce dernier qu'une liberté, mais fondamentale, la liberté du rêveur : imaginer derrière ces murs aveugles, ces fenêtres voilées d'épais rideaux tristes, les délicats trésors poignants d'érotisme, le contingent des prisonnières cachées au regard. Multiples corps nus reproduits en noir et blanc — ésotérisme, sadisme et nostalgie obligent — d'adorables jeunes soumises, à peine pubères.

Une autre exposition de l'artiste mettait l'accent sur des maisons peuplées de filles-chats, de livres et de bibliothèques, puis ce fut la disparition du décor et l'insistance définitive sur deux obsessions fondamentales de Julien Carreyn : le nu féminin d'une part, de l'autre les possibilités de mélange du dessin et de la photographie.

PASSIONNÉMENT est le début d'un nouveau programme, posant les bases d'un monde que l'artiste entend explorer pendant deux ou trois années et où il ne s'impose que deux contraintes, la fusion dessin/photo — effort d'appropriation de l'image, souvent cinématographique (le manège enchanté de *Un scandale à Paris* de Douglas Sirk, 1946, avec le suave et cynique George Sanders), par le pastel — et l'interdiction de la couleur. « Le noir et blanc t'aspire, la couleur vient vers toi. » Julien

Carreyn fait partie de ceux qui préfèrent se trouver aspirés plutôt que vampiriser ostensiblement, vulgairement, le lieu d'exposition. Les prisonnières s'exposent nues — car à cela au moins, joueuses comme toutes les femmes, elles consentent et sûrement avec un petit frisson d'excitation — mais leur pudeur de filles de bonne famille leur défend de s'exhiber. Les portraits sont minuscules et le spectateur, ce voyeur silencieux, ne les remarque donc qu'en s'approchant d'elles : c'est à ce moment qu'il touche à leur infinitude.

À l'instar des modèles troubles, hiératiques, au regard intérieur, du peintre symboliste Fernand Khnopff (*Memories*, 1889), les vierges légèrement perverses de Julien Carreyn — même lorsqu'elles s'ennuient, de corvée de repassage telles les ménagères d'un Vermeer contemporain et doué d'humour — évoquent un passé disparu, ténu, englouti dans le vague des souvenirs d'enfance. Leur « musique » fait écho à celle, assourdie, d'un orchestre wagnérien perdu dans les brumes, tandis que le noir et blanc pâli et strié du tirage laser se veut celui d'un roman-photo, voire d'un film à petit budget, sexy et gore, où les victimes se succèdent pour le sacrifice sur la pellicule dont le projectionniste préfère annoncer d'emblée : « copie en mauvais état ». A la limite, donc, de la disparition programmée — voir *Picnic at Hanging Rock* (1975), de Peter Weir, où le paysage minéral australien avale les jeunes pensionnaires en blanches robes Belle Époque comme un tombeau —, les adolescentes de Julien Carreyn ont pris soin néanmoins de nous laisser quelques indices, secret fil d'Ariane d'une confusion organisée et d'une construction en labyrinthe : chapeaux, casquettes militaires, menottes, chaînettes, serpents (se coulant sur les marches, tel le reptile instrument du crime dans *Le Ruban moucheté*, enquête de Sherlock Holmes, ou le python de la toile de Pierre Roy, le surréaliste *Danger dans l'escalier*, peint en 1927).

Mais avant de disparaître, elles auront su graver sur les rétines et dans les mémoires quelque chose de similaire à la dernière vision de nos rêves, au petit matin, à la lisière du faux et du vrai, du songe impalpable et du réel tangible. Aux mystères de pacotille concoctés par David Lynch, Julien Carreyn préfère la métaphysique kubrickienne et ses hôtels hantés (*Shining*). Le noir et blanc décrété par l'artiste révèle dès lors une coloration émotionnelle, proche de celles des deux Delvaux — le peintre des cortèges féminins nocturnes, et aussi le cinéaste de *Rendez-vous à Bray* (1972) d'après *Le Roi Cophetua* d'un autre Julien : Julien Gracq. Une émotion telle que pourrait en produire l'image, en toile de fond, d'une explosion nucléaire retombant au ralenti sous les accords d'une valse mélancolique et plaintive, derrière les graciles silhouettes des danseuses d'un bal intemporel tournoyant sans fin.

Romain Slocombe